

Entretien avec Resistenze al Nanomondo

Voici un entretien réalisé en mai 2021 avec Resistenze al Nanomondo, et publié en juillet dans le n° 9 de *L'Urlo della Terra* (4€, 40 p.), leur revue estivale qui contient également des échanges avec des anti-industriels espagnols et grecs, et des articles sur l'artificialisation de l'espèce humaine et de sa reproduction. (Contact: urlodellaterra@inventati.org ou www.resistenzealnanomondo)

Les amis de Resistenze al Nanomondo, nous en avons entendu parler bien avant de les rencontrer, il y a des lustres de cela (un lustre = 5 ans), alors que nous faisons nous-mêmes campagne contre Minatec et son nanomonde¹ et que de jeunes Italiens avaient tenté de saboter le centre IBM de Zürich, écopant de plusieurs années de prison pour leur peine.

C'est un entretien par mail, assez général, un pêle-mêle d'histoire contemporaine du combat anti-industriel, d'actualité récente et d'événements en cours (Linky, 5G, cybernétique, Covid-19, reproduction artificielle de l'humain, manifestations pour le climat, technologistes "verts", etc.) Le genre de conversation à bâtons rompus, un peu décousue, que l'on a autour d'une table et d'un café. Mais il n'y avait ni table, ni café, et il n'y a pas de raison de tenir à l'écart le lecteur de rencontre, éventuellement intéressé.

Franchement, on a eu autant de mal qu'eux à traduire leurs questions en français. Quand on se retrouve pour de vrai, autour d'une table et d'un café, on parle un sabir d'italien-français-espagnol-portugais (bref, du latin), et on se comprend très bien, quitte à faire des gestes, des mimiques et à interjeter quelques mots de *globish*, puisque la langue dominante de notre temps est celle de la technocratie américanisée (bref, de l'anglo-saxon dégradé). Par mail, il y avait de quoi s'arracher les cheveux, d'autant que dans la quinzaine de questions, il y en avait d'assez longues et hirsutes. On pense y être à peu près arrivés grâce au Larousse de poche Français/Italien & Italiano/Francese. A vous de voir. Et si vous voulez vérifier, Resistenze al Nanomondo publiera début septembre, sur son site, sa propre version (italienne) de nos échanges.

¹ Cf. Pièces et main d'œuvre, *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies : un projet de société totalitaire*, L'Echap-pée, 2008

RaN : Quelle est votre histoire? Quand avez-vous commencé à développer une critique par rapport aux développements techno- scientifiques? Qu'est-ce qui vous a inspiré ? Et comment vos réflexions ont-elles influencé les débats et les contextes français ?

PMO : Il faudrait un livre pour répondre à cette question. Comme on n'a pas le temps, et vos lecteurs non plus, disons qu'un sentiment de la nature remontant à l'enfance s'est combiné à la lecture d'auteurs exprimant ce sentiment depuis des siècles (on peut en trouver quelques uns dans "Notre Bibliothèque Verte", la série que nous publions en ce moment sur notre site Internet²). Et certains événements, dont la première manifestation anti-nucléaire de masse en France, au Bugey en juillet 1971, ont donné une expression politique à ce sentiment de la nature, devenu un sentiment de révolte. Pour la génération contemporaine depuis un demi-siècle, c'est incontestablement Pierre Fournier et son journal *La Gueule ouverte*, qui ont initié le combat anti-industriel en France.

Après le long coma des années 1980, il faut reconnaître à Jaime Semprun et à *L'Encyclopédie des Nuisances* le mérite d'avoir renoué avec cette contestation, et de l'avoir reformulée dans un langage à la fois plus littéraire et plus articulé intellectuellement. Outre leurs propres ouvrages, le fait d'avoir rendu accessibles le manifeste de Theodore Kaczynski (*La société industrielle et son avenir*), *Le Jardin de Babylone* de Bernard Charbonneau et la traduction des *Essais, lettres et articles* de George Orwell, a rappelé qu'il n'était pas vain d'enquêter, de penser, de dire, et que les idées avaient des conséquences.

Quant à notre propre effet depuis vingt ans sur le contenu et le développement de la critique anti-industrielle en France, on réserve l'évaluation pour une autre fois.

RaN : Commençons par distinguer les amis des faux critiques, les ennemis camouflés en amis. Vous proposez justement un bon critère quand vous écrivez qu'« on ne peut pas être "écologistes", défenseurs de la vie libre, sans être anti-industriels. Et qu'on ne peut pas être anti-industriels sans combattre la reproduction artificielle de l'humain ». Que voudriez-vous ajouter à ces mots déjà significatifs ?

PMO : Voici des décennies que les écologistes conséquents, tels Ellul et Charbonneau en France, ont expliqué comment l'industrie détruisait en même temps la nature et la liberté. Etre écologiste, c'est défendre l'une et l'autre contre le système industriel. Or celui-ci ne cesse d'étendre son empire sur tous les aspects du vivant. Son nouveau champ d'expansion est désormais l'espèce humaine, à travers

² Cf. http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1320

les biotechnologies, la production et la manipulation en laboratoire de “bio-objets³”: cellules souches reprogrammées, gamètes, embryons, etc. La reproduction artificielle est en pointe de cette bio-industrie, les promesses toujours plus miraculeuses d’enfants à volonté alimentant la demande, donc la recherche. Bientôt, faire des enfants soi-même, gratuitement, librement et au hasard, semblera aussi incongru que de faire de l’auto-stop sans application Internet.

Pourtant, la majorité de ceux qui se disent “écologistes”, qui défendent la biodiversité, militent contre les OGM, l’élevage intensif et la standardisation des animaux d’élevage, défendent l’industrie reproductive humaine qui s’en inspire. Soit que la reproduction artificielle réponde à leurs penchants libéraux-libertaires (“chacun fait ce qui lui plaît grâce à la technologie”), soit qu’ils craignent l’hostilité des techno-progressistes. Ainsi se distinguent écologistes et technologistes, au-delà du clivage entre droite libérale et gauche sociale – mais aussi technologistes et industrialistes les uns que les autres.

RaN : Comment considérez-vous la nouvelle loi française en matière de bioéthique, qui étend à toutes les femmes, fertiles ou stériles, l’accès aux méthodes de reproduction artificielle et qui va bientôt autoriser la création d’embryons transgéniques et chimériques ou de gamètes artificiels ?

PMO : Depuis la naissance du premier bébé éprouvette en France, en 1982, chaque nouvelle loi dite de « bioéthique » (nous en sommes à la 4^e) sert à entériner les avancées technologiques et à leur donner un cadre légal. Tout juste les précédentes avaient-elles posé en matière de reproduction artificielle, de manipulations génétiques et de recherches sur les embryons, des limites que la nouvelle loi fait sauter. Celle-ci ouvre la voie à l’artificialisation de l’espèce humaine, conformément aux projets d’automachination des transhumanistes et aux attentes de groupes de pression, qui militent pour la production industrielle d’enfants destinés aux femmes seules et aux couples de femmes – en attendant les hommes seuls et les couples d’hommes.

Cette loi lève l’interdit sur les embryons transgéniques notamment pour permettre la production de bébés « à trois parents ». Lorsque la mère est porteuse d’une maladie mitochondriale (les mitochondries sont des organites présentes dans les cellules, et qui ont leur propre ADN), on peut prélever le noyau d’un ovocyte de la mère, porteur de l’ADN maternel, le féconder avec un spermatozoïde du père puis le transférer dans un ovocyte enucléé d’une donneuse, mais conservant les mitochondries et l’ADN mitochondrial de cette donneuse. L’enfant sera donc porteur de l’ADN de trois personnes.

³ Cf. C. Lafontaine, *Bio-objets. Les nouvelles frontières du vivant*, Seuil, 2021

La loi de 1994 interdisait « toute recherche sur l’embryon ». Celle de 2021 autorise l’utilisation de CRISPR-Cas9, l’outil de modification génétique, sur les embryons « surnuméraires » à des fins de recherche. Les barrières légales finissent toujours par céder face aux avancées technologiques et aux transgressions des scientifiques. Pour l’instant, la modification génétique des embryons destinés à naître est interdite, mais ce n’est qu’une question de temps. Le Comité consultatif national d’éthique français a rendu un avis en mars 2020, encourageant les recherches sur les modifications ciblées du génome⁴.

La nouvelle loi autorise en outre la création de gamètes artificiels à partir de cellules souches, c’est-à-dire à terme la possibilité de produire des ovocytes et des spermatozoïdes quel que soit son sexe. On pourra donc fabriquer des embryons en quantité illimitée pour favoriser le tri des meilleurs. C’est aussi la réalisation du rêve des néo-sexistes d’abolir toute participation masculine à la reproduction, et donc la sexuation de l’espèce humaine. Pour aboutir à la fabrication de l’homme-machine en laboratoire, conforme aux désirs de ses commanditaires. La technologie alimente le fantasme d’autofabrication – *d’automachination* – et la volonté de toute-puissance.

RaN : Lors d’un récent séminaire tenu en Italie sous le titre “Science et éthique du contrôle reproductif : qu’en sera-t-il de la reproduction en 2050 ?”, des philosophes et technoscientifiques transhumanistes se demandaient tout simplement quand la reproduction serait devenue tout-à-fait artificielle, combien de temps il faudrait encore pour franchir cette étape, affirmant qu’une fois la génétique mise en pratique sur les embryons, plus personne ne voudrait faire d’enfants naturellement. Et dans leur *Manifeste pour une responsabilité parentale en matière de reproduction humaine*, les nouvelles techniques de procréation assistée sont désormais présentées comme relevant de la *responsabilité parentale*. Le mouvement vers la reproduction artificielle de l’humain est évident.

Vous écrivez, « comment ne pas comprendre à quel point la naissance est subversive ? » Nous sommes profondément convaincus que l’on doit se réapproprier la naissance et l’extirper des laboratoires.

Il se joue autour de la naissance un profond changement ontologique et anthropologique de l’être humain. Dans les milieux féministes italiens, le débat autour de la location d’utérus s’est éparpillé en multiples positions contradictoires, mais un lourd silence entoure la procréation médicalement assistée. On a vu dernièrement un début de critique et de débat interne, mais cela reste une question malaisée. Qu’en est-il en France ?

⁴ « Enjeux éthiques des modifications ciblées du génome : entre espoir et vigilance », CCNE, avis 133

PMO : Toute la gauche française, y compris les Verts, défend le « droit à l'enfant » au nom de l'égalité, cependant que la plupart de ceux qui se prétendent anti-industriels préfèrent se taire ou parler d'autre chose, et déplorent à mi-voix nos tendances au « clivage » et à la « provocation ». Evidemment, l'égalité des droits n'a rien à voir avec la reproduction sexuée du vivant, qui passe par la rencontre de deux individus de sexes différents. Même le Conseil d'Etat, la plus haute juridiction française, rappelle que l'ouverture de la PMA aux femmes seules et aux couples de femmes n'est pas une question d'égalité, mais un choix politique.

C'est bien sûr la technologie qui permet cette escroquerie politique : il ne s'agit plus de la possibilité biologique de faire un enfant, mais du droit d'accès à *un service techno-industriel*. Ce qui revient à faire de l'enfant un produit manufacturé et conduira tout naturellement à demander le contrôle qualité et l'amélioration de ce produit, puis le meilleur produit disponible.

Il s'agit de troquer les hasards de la naissance – qui vient de *natura*, « nature » en latin – pour des mécanismes programmés et standardisés. La machine à faire des bébés impose ses procédures technifiées. Nulle liberté dans ce transfert de puissance : croyant s'affranchir des exigences de la nature, les techno-progressistes se soumettent à la dépendance envers l'industrie et ses biocrates.

Parmi les féministes en France, les rares à critiquer la reproduction artificielle, comme Marie-Jo Bonnet, sont marginalisées. Il n'y a pas de débat au sein des mouvements féministes où les néo-sexistes exercent une police de la pensée tyrannique. Toute contestation est assimilée à « l'extrême-droite réactionnaire ». Nous sommes d'autant plus surpris, mais satisfaits, quand Anselme Jappe, théoricien reconnu de la « critique de la valeur », finit par publier ces jours-ci sur son blog⁵, une tribune résumant de manière excellente les critiques que nous avons portées depuis 2014 dans trois ouvrages⁶.

RaN : En Italie la quasi-totalité de la gauche, qu'elle soit démocratique, cyborg libérale, ou en apparence plus radicale, sauf rares exceptions, soutient et promeut la narration officielle autour du Covid et de ces nouveaux « vaccins » - qui sont en réalité des technologies d'ingénierie génétique⁷, reste indifférente au sujet des nouvelles antennes de 5G, refusant, dans sa médiocrité et sa superficialité, de comprendre ce que cela représente, affirmant qu'il n'y a rien

⁵ <https://blogs.mediapart.fr/anselm-jappe/blog/190421/le-droit-loncle>

⁶ *La reproduction artificielle de l'humain* (2014), *Le Manifeste des Chimpanzés du futur contre le transhumanisme* (2017), *Alertez les bébés ! Objections aux progrès de l'eugénisme et de l'artificialisation de l'espèce humaine* (2020).

⁷ NB : Resistenze al Nanomondo fait allusion aux vaccins à ARN messager (Pfizer, Moderna) ou à ADN (AstraZeneca, Janssen), issus des biotechnologies et du génie génétique.

à faire face à ces changements d'époque et que mieux vaut trouver une niche confortable dans le « moins pire ».

De toute évidence, au moins en Italie, cela vient d'une certaine hérédité culturelle de la gauche qui a depuis longtemps préféré faire confiance à la science et à ses démiurges plutôt que de faire le bilan du progrès technologique, dans l'espoir peut-être d'en être bientôt gestionnaire. Que se passe-t-il à cet égard en France? Comment expliquez-vous cette attitude des milieux de gauche et quelle en est l'origine ?

PMO : En France comme en Italie, la gauche porte l'héritage techno-progressiste issu de la tradition marxiste et saint-simonienne, c'est une banalité de le rappeler. Toutes les tendances de gauche partagent la doctrine selon laquelle ce ne sont pas les moyens de production qui comptent, mais leur propriété. Il suffirait de se "réapproprier" ces moyens de production, de "collectiviser" centrales nucléaires, industrie chimique et électronique, satellites, intelligence artificielle, etc. – et de les faire fonctionner au profit du peuple (en assemblée générale ou en agora électronique), pour éliminer du même coup leurs nuisances écologiques et leurs effets politiques, sociaux et anthropologiques. L'anti-capitalisme dominant dénie les effets intrinsèques de la technologie et de l'organisation industrielle du monde. La volonté de puissance n'est pas un problème pour des fanatiques dont le programme est justement de "transformer le monde" et de nous transformer nous-mêmes. Capitaliste, communiste ou "écosocialiste", le projet de maîtrise et de possession de la nature répond au désir de se faire puissants comme des dieux – *sicut dei* - et conduit aux mêmes ravages contre la nature et la liberté. Qu'elle soit collective ou propriété privée, la "Machinerie générale" (Marx) dicte ses lois et "change la vie" (Rimbaud). C'est le programme commun des divers courants de gauche pour qui la technologie c'est le progrès, et le progrès, l'Histoire qu'on n'arrête pas.

RaN : En Italie, dans une large part des milieux qui s'opposent au réseau 5G, le bourgmestre de Grenoble Eric Piolle, ex- ingénieur chez Hewlett-Packard, est vu comme un écologiste, celui qui a arrêté le réseau 5G dans sa propre ville et qui a soutenu et promu un moratoire contre le réseau 5G. Vous aviez déjà parlé de lui en mars 2014⁸ et plus récemment, en mars 2020, en soulignant « la brutale accélération, extension et intensification en cours de la machine urbaine sous prétexte de "transition écologique et digitale", de "technologie verte" et de "rationalisation administrative et économique"⁹».

Que diriez-vous d'Eric Piolle à ces milieux italiens? Et plus généralement que diriez-vous des Verts français qui se proclament contre le réseau 5G, tout en feignant d'oublier qu'ils

⁸ Cf. "De quelle victoire Eric Piolle est-il le héros", sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁹ Cf. "Retour à Grenopolis" (2020), sur www.piecesetmaindoeuvre.com

développent au même moment un projet de *smart city* entraînant l'emploi de la 5G. Grenoble étant par ailleurs le siège d'importants instituts de recherche et de centres de haute technologie, parmi lesquels Minatec, le premier centre de recherche européenne en matière de nanotechnologies. Cet enthousiasme par rapport à Grenoble nous rappelle le projet "démocratique et participatif" de *smart city* développé à Barcelone, largement soutenu par nombre d'écologistes et de féministes. Qu'en pensez-vous ?

PMO : A Grenoble comme ailleurs, la fumée (verte) signale l'incendie : elle ne l'éteint pas. Les technologistes Verts sont jugés les plus aptes à mettre en œuvre les solutions d'*acclimatation* au chaos écologique. Leur expertise technique et le « bon usage » des technologies doivent garantir une gestion rationnelle des ressources résiduelles. Comme dit le maire Vert Eric Piolle, « A chaque fois Grenoble est en avance... c'est dans son ADN¹⁰ ! »

Eric Piolle, ingénieur Hewlett-Packard, a fait campagne sur son expérience de *manager* « à l'international » capable de gérer des millions d'euros. Rien dans les actes des Verts à la tête de Grenopolis depuis 2014 ne rompt avec « le modèle de développement grenoblois » construit sur l'innovation techno-industrielle. Piolle s'en vante d'ailleurs quand il s'exprime devant les milieux d'affaires ou les industriels. Il a inauguré un bâtiment de Schneider Electric consacré aux « solutions *smart city* » et à l'Internet des objets, et la métropole se félicite de l'implantation sur son territoire d'un centre de recherche de Huawei, champion chinois de la 5G. Grenopolis devient une *smart city* à vitesse accélérée sous la direction des Verts. Les *Smartiens* grenoblois paient le bus avec leur *smartphone*, jettent leurs déchets dans des poubelles pucées et emprunteront bientôt des livres pucés à la bibliothèque ; ils sont filmés et « captés » sur la voie de covoiturage pour s'assurer qu'ils ne roulent pas seuls dans leur voiture. Leur domicile est équipé de compteurs de fluides connectés (pas le banal Linky, mais les mouchards « encore plus intelligents » (sic) des distributeurs locaux). Piolle et les Verts ne sont pas écologistes mais technologistes. Ils correspondent à leur base sociale, cette classe technocratique (ingénieurs, chercheurs, cadres, entrepreneurs, etc.), qui n'a aucun intérêt à la remise en cause de l'organisation techno-scientifique du monde.

Cela n'empêche pas Piolle de tenir un discours anti-5G opportuniste, s'il sent que monte une opposition dans la population et que ce discours (où nous retrouvons parfois nos propres mots) sert ses ambitions. Tentative classique de récupération : les technologistes Verts veulent le monde-machine ; toute leur verdure consiste à le mettre aux normes sanitaires et légales. Ils s'accommoderaient fort bien d'une 5G « saine » et accessible à tous ; en attendant, ils militent pour la 4G et la fibre partout.

¹⁰ Idem.

RaN : Des références alternatives comme Zuboff et Morozov jouent un grand rôle dans cette mystification de la réalité. Ils servent à la diffusion de critiques parcellaires, limitées, en faisant passer certains processus pour “green, inclusifs, écologistes”. Une nuisance et une idée de monde restent telles quelles, que leur gestion dépende des multinationales ou d’une institution publique. On aurait du retenir la leçon du nucléaire.

La critique de ces développements devrait être inconciliable avec les instances et les valeurs de ce système techno-scientifique. Si l'on se bat contre le projet de *smart city* et qu'on soutient l'univers qui l'alimente on fait partie de ce qui conforte et protège l'état des choses.

Où en sont les protestations des groupes qui se battent contre les compteurs intelligents Linky ? Des luttes qui se développent aussi bien contre les RFID et la société cybernétique.

PMO : Le déploiement de Linky est presque achevé en France, conformément au calendrier prévisionnel. Les réfractaires qui ont protégé leur compteur ont pu éviter jusqu'ici le remplacement de force, mais il est difficile de les compter : Enedis, le distributeur d'électricité, ne communique pas sur ce sujet.

L'opposition a suivi le plan de déploiement, dans le temps et dans l'espace. Chaque fois qu'une région commençait à être équipée, se dressaient des collectifs et des individus farouchement opposés à Linky. D'innombrables réunions publiques, distributions de tracts, manifestations, lettres aux élus, interventions en conseil municipal ont été organisées, de façon surprenante, souvent par des gens qui n'avaient jamais milité. Puis, une fois la pose des Linky achevée dans un secteur, la contestation retombe en général. Cependant ce mouvement de fond a permis au moins à une partie de ses animateurs d'approfondir et d'élargir leur critique à la vie numérique et au tout-connecté. D'où les protestations contre la 5G, souvent portées par ces anciens comités anti-Linky, puis reprises par d'autres, voire récupérées par les Verts ou certains élus de gauche.

Nous avons été les premiers surpris de voir émerger de façon plus large cette contestation de la *smart city* et de la société-machine que nous portions depuis 2008. Les oppositions se concentrent toutefois trop souvent sur les risques sanitaires (les ondes) et écologiques, réels mais classiques : comme toute industrie, le numérique apporte son lot de nuisances. Si vous ne voulez pas de nuisances, vous ne voulez pas d'industrie. Nous avons plus de mal à faire comprendre la rupture que représente l'incarcération de l'homme-machine dans le monde-machine : déshumanisation, prise en charge et dépossession par les machines, renoncement à l'autonomie et à la liberté. Là encore, ainsi que le remarque Engels dans son article pour *Almanaco Republicano*¹¹, si vous refusez l'autorité, vous

¹¹ F. Engels, “De l'autorité”, *Almanaco Republicano*, 1874

refusez l'industrie. Mais tout ce que veulent nos contemporains, c'est qu'on ne leur fasse pas de mal et que la Mère Machine assure leur bien-être.

RaN : Nous avons toujours soutenu que les développements techno-scientifiques ne faisaient pas de sauts. Cette situation d'exception (la pandémie) accélère les développement techno-scientifiques dans la direction que nous avons prévue depuis des années, et que vous aviez prévue encore avant nous. L'accomplissement de certains processus - pensez à la « planète intelligente » d'IBM désormais possible avec le réseau 5G - ne nous surprend pas, c'est la même chose qu'avant, car une situation exceptionnelle ne crée pas de nouveauté, mais accélère les processus en cours et les rend plus visibles sans qu'il soit besoin de les travestir, ni de façonner d'abord leur acceptation sociale ; la peur paralysante suffit à l'obéissance aveugle. Qu'en pensez-vous ?

PMO : La crise accélère les tendances de fond, dont la principale était l'accélération elle-même du bouleversement de nos vies par l'innovation perpétuelle. Les habitudes imposées pendant la pandémie ne se perdront pas ; on ne reviendra pas sur la « e-vie » (école à distance, télétravail, e-commerce, etc), sur le délaissement de l'argent liquide au profit du paiement « sans contact », ni sur les dispositifs de traçabilité numérique. Les technocrates ont saisi l'occasion de la crise sanitaire pour pousser leur avantage. Ainsi le plan de relance de la Commission européenne, qui finance en grande partie les plans de chaque Etat, impose-t-il des investissements dans les secteurs « stratégiques » (espace, défense, santé, intelligence artificielle, numérique, etc.) et des réformes structurelles – c'est-à-dire de nouveaux bouleversements dans nos modes de vie : machination et virtualisation.

La *smart planet* a fait un bond inespéré pour ses promoteurs. Les *Smartiens* pensent qu'ils ont « survécu » grâce à Internet et s'en félicitent. Ils ont perdu la capacité d'affronter une situation de crise sans la prise en charge de la Machine. L'accumulation des accélérations se transforme en emballement technologique ; l'accroissement quantitatif produit des sauts qualitatifs, qui aboutissent finalement à cette *mutation*.

RaN : Aujourd'hui tout devient *green* et l'on voit surgir une nouvelle forme d'environnementalisme à la *Friday for Future*, bien accueillie par le World Economic Forum et divers technocrates. Un environnementalisme prudent, *raisonnable*, privé de contenu, qui se réduit à une pure responsabilité individuelle - comme si notre responsabilité était la même que celle de l'industrie du charbon – et qui s'en remet aux technoscientifiques, apparemment choisis avec soin pour leur sensibilité écologique.

Que pensez-vous de ces nouveaux environmentalismes qui s'accordent si bien avec les technocrates transhumanistes, au point de s'y substituer et souvent de perdre toutes différences dans leurs discours et leurs pratiques ?

Le plus frappant dans cette jeunesse qui manifeste « pour le climat » le vendredi, c'est son agressivité envers ceux qui l'ont précédée. Elle se croit la première génération à vouloir changer le monde, comme si tout n'était qu'une question d'âge et d'époque, non de rapports de force. Les « boomers » étant collectivement responsables de la catastrophe climatique, il suffirait de prendre leur place pour sauver l'humanité. Une telle ignorance de l'histoire des mouvements écologistes, des raisons de leurs échecs, et de l'histoire tout court, épuise toute illusion quant à ces mouvements. Mais cette ignorance est également le produit social et historique de la génération de leurs parents et grands-parents (les soixante-huitards), qui non seulement n'ont rien transmis, mais ont dévalorisé toute transmission au profit d'une auto-éducation « présentiste ». Justice historique : les « boomers » prennent en boomerang l'arrogance et l'hostilité qu'ils avaient eux-mêmes manifestées envers leurs « croulants », comme ils nommaient alors leurs parents.

Les « Jeunes pour le climat » sont les produits de leur époque et de la culture des réseaux « sociaux », qui privilégient les réflexes et la vitesse sur la réflexion et le pas de côté. Ainsi les mêmes qui manifestent pour le climat, revendiquent le « droit à l'enfant » produit industriellement et n'y voient nulle contradiction.

RaN : Vous avez récemment déclaré dans *La Décroissance* que: « Si beaucoup semblent avoir compris ce que sont les drones de surveillance de masse, la géolocalisation des smartphones pour suivre les flux de population, le suivi numérique des contaminations, etc. - pour nous, la principale agression du monde des machines reste la déshumanisation ».

Diverses analyses et pensées critiques interprètent les transformations en cours avec des grilles de lecture qui échouent parfois à saisir la situation concrète, d'où de lourdes conséquences dans le présent et des conséquences plus lourdes encore dans le futur.

On n'est pas dans le cadre d'une législature politique avec ses humeurs éphémères ; on est en face d'un changement *épocal* et anthropologique où, une fois embarqués, il n'y aura aucun canot de sauvetage, ni pour le trajet, ni surtout pour un hypothétique retour.

Que les temps prochains soient décisifs pour le déploiement de ce programme techno-médical ressort avec force de la reprogrammation sur une base génétique¹² effectuée avec les nouveaux

¹² NB : Nous ne sommes pas sûrs de la métaphore de *Resistenze al Nanomondo*, mais nous, PMO, ne parlons pas de « reprogrammation génétique ». Rien ne nous permet d'affirmer que les nouveaux vaccins à ARNm et à ADN induisent une telle reprogrammation, et faute d'éléments fiables et concordants à ce sujet, nous nous abstenons. Si des lecteurs ont des informations vérifiées et sourcées, nous les lirons avec attention.

vaccins ; ceux-ci représentent une énième avancée des programmes d'ingénierie génétique sur une vaste échelle, non pas seulement sur les corps. Des programmes pour une nouvelle coexistence non tant avec les virus qu'avec le système techno-scientifique, qui nous transforme en patients dociles à vie – bien au-delà de l'urgence sanitaire.

Tous ces processus dont on voit déjà les effets sur la population, et particulièrement sur les jeunes, nous conduisent à la question centrale : si le processus de déshumanisation se développe, se répand et se normalise, que pouvons-nous faire ? A qui parler quand nos discours n'auront plus de sens pour ceux qui nous écoutent, quand nos mots seront devenus incompréhensibles ? Nous n'en sommes donc plus à réfléchir sur ce que nous ferons après, il nous faut penser à quoi faire maintenant. Qu'en dites-vous?

PMO : Après toutes ces années d'enquête et de diffusion textuelle par des moyens pas toujours *efficaces*, au sens de la communication moderne, nous constatons que nos idées circulent malgré tout. Nous les voyons resurgir parfois de façon déformée, sous des formes mutantes, en des lieux très divers, comme durant cette pandémie où les questions que soulève la critique anti-industrielle ont également circulé de façon virale. Peut-être le Covid-19 est-il un de ces moments où nous pouvons nous faire entendre plus largement, en dépit du matraquage médiatique des autorités, à condition de forger des idées justes.

Avec qui peut-on parler ? Les idées que nous portons, nous les écologistes radicaux, anti-industriels, décroissants, *naturiens*, s'implantent en général dans des esprits sensibles à la destruction du monde et de la pensée, qui ont déjà fait un pas de côté, y compris à l'égard des circuits militants. Des individus ou des petits groupes isolés nous écrivent souvent pour nous faire part de leur cheminement intellectuel, et tous témoignent de ce nécessaire recul pour penser par eux-mêmes, en compagnie d'auteurs divers. Mais ils témoignent également de leur solitude et de leur isolement.

Encore ceux-là lisent-ils. Pour combien de temps et dans quelles proportions les lecteurs se reproduiront-ils ? Régis Debray – qui n'est certes pas écologiste - oppose dans son dernier livre¹³ la « communication », de pair à pair, horizontale, au sein d'une même classe d'âge, à la « transmission », de ceux qui enseignent à ceux qui apprennent, verticale, des anciens aux nouveaux. Nous tâchons quant à nous de transmettre plutôt que de communiquer, mais c'est justement l'une des choses qu'on nous reproche le plus. La société post-moderne et ses penseurs ont réussi à convaincre les jeunes générations que la transmission – et non pas la société machine - était « autoritaire ». Elle fabrique en conséquence la population dont elle a besoin : sans mémoire, sans culture, sans défense. Si l'on en juge par celles qui se sont succédées depuis les années soixante du siècle dernier, les « générations futures » seront encore plus vulnérables et décervelées que les précédentes. Jusqu'à

¹³ R. Debray, *D'un siècle l'autre*, Gallimard, 2020.

présent on ne les a entendues réclamer que ce qu'on leur avait dit de réclamer : « Ecoutez les scientifiques ! » A partir de là, on ne peut qu'aligner des clichés : « l'Histoire n'est pas écrite », « l'instinct de conservation peut nous sauver in extremis », etc. Mais de toute façon, même si ces fameuses générations futures (ou actuelles) se révoltaient, elles le feraient dans la plus grande confusion, sous l'aiguillon de la panique, et vraisemblablement pour exiger un état d'urgence éco-technologique. Rien de ce qui a été perdu ne sera recouvré, et quant à ce qui reste, ce qu'on peut en dire de mieux, c'est que ça vaut mieux que rien pour ceux qui restent.

RaN : Depuis toujours vous posez des questions dérangeantes, mais aujourd'hui certaines de vos réflexions apparaissent dans leur plus grande évidence. Comment ne pas se rendre compte que la direction générale est celle de la destruction des valeurs, de la mémoire, de la famille, des liens, afin de produire un individu sans identité, fragmenté, déraciné, isolé et vide. Nous pensons au discours de la parlementaire danoise Ida Auken “ Bienvenue en 2030 ” au WEF (World Economic Forum) de 2016 : « Je n'ai plus rien. Je n'ai plus de *privacy* et la vie n'a jamais été meilleure ». Un futur dans lequel il n'y aura plus de propriété privée (mais non au sens où l'entendait Proudhon...), dans lequel il y aura un revenu universel pour tous et où l'on sera déraciné, sans lien avec son propre territoire, susceptible de représenter des racines, des solidarités et, pourquoi pas, des complicités dans les luttes. Qu'en pensez-vous ?

PMO : La technocratie fonctionne et nous force à fonctionner dans un *technotope*, non plus à vivre dans notre biotope. Les machines qui assurent notre survie sont les mêmes d'un bout à l'autre de la Terre et sont de plus en plus interconnectées, jusqu'à créer une sphère techniquement unifiée, le monde-machine. Google et Elon Musk déploient à toute force les réseaux de communication mobiles de façon à ne laisser nul espace hors du filet numérique.

Quant à la « valorisation des territoires » que défendent les technocrates, elle signifie la transformation des lieux encore un peu épargnés en parcs de loisirs pour le tourisme et en réserve de biomasse pour les métropoles, où 80 % de la population mondiale doit s'entasser d'ici 2050. Le mot « territoire » trahit lui-même le projet de rationalisation, quand on parlait autrefois de *terroirs* ou de *pays* (d'où vient le paysan).

Dans ce technotope, chacun, chaque *numéro*, doit se faire mobile et passer d'une zone à l'autre en toute fluidité, toujours en mouvement, rattaché à rien. C'est frappant à Grenoble, où une population d'ingénieurs et de cadres du monde entier ne cesse de se renouveler (*turn over*) dans les laboratoires de recherche, les *start up* et les multinationales *high tech*, attirée par le « cadre de vie » (le décor des montagnes comme fond d'écran géant), mais exigeant les mêmes services, les mêmes boutiques et les mêmes standards de vie que dans n'importe quelle métropole mondialisée. Cette population ne

défendra pas avec nous ce qu'il reste de notre ancienne ville et de son ancienne campagne, qu'elle n'a pas connues et qui ne représentent rien pour elle – sans parler de notre langue, notre véritable pays. C'est ainsi que se sont perdus d'anciens savoirs historiques, politiques, culturels ou pratiques, qui pouvaient nourrir des complicités, des liens d'entraide, mais aussi des rancunes tenaces et un contrôle social qu'il ne faut pas occulter. Il n'y a pas de société idéale. Préserver à la fois une autonomie individuelle et collective, une solidarité, un attachement au cadre naturel et des échanges entre gens différents, voilà un équilibre qui tient sans doute à la taille des communautés¹⁴. Il est évident qu'un monde global unifié, destructeur de la biodiversité humaine, ne peut qu'affaiblir nos « défenses immunitaires ».

RaN : On nous a demandé : « les luttes qu'on a menées ont donc été inutiles ? » Nous avons répondu qu'elles n'ont pas été vaines et qu'elles continuent de ne pas l'être maintenant. Si on est dans ce borbier c'est aussi à cause de luttes non “centrales” qui s'attardent sur des aspects marginaux et secondaires, avec de vieilles analyses incapables de saisir les transformations en cours et des revendications encore plus inadéquates. Des approches que nous voyons encore aujourd'hui. Comment répondriez-vous ?

PMO : Nous avons déjà exprimé le dilemme qui se pose à nous, ennemis de l'emballage technologique et de sa quête perpétuelle *d'efficacité*. Comme les Indiens d'Amérique, nous avons deux façons de perdre. Soit nous considérons que la fin est dans les moyens, nous refusons d'employer les moyens de l'ennemi et nous sommes vaincus par ces moyens, dont la puissance enfle à chaque innovation. Soit nous estimons que la fin justifie les moyens, que nous pouvons utiliser les moyens de l'ennemi contre lui et mieux que lui, et nous sommes vaincus en devenant ces esclaves du Progrès que nous refusons d'être.

En ce qui nous concerne, nous ne faisons pas les choses avec un objectif de victoire, même si nous sommes évidemment contents quand nous parvenons à quelque chose. Nous faisons les choses par hygiène mentale. Parce qu'il serait pire de ne pas les faire. Parce que, embarqués de force sur la nef des fous, nous devons résister à la folie générale. Parce que ne rien faire est la meilleure façon de ne rien réussir. Et pour exprimer notre refus, qu'on ne puisse dire que nous acquiesçons au sort qui nous est fait, et que nous serions tous *responsables* des catastrophes en cours. Parce que, au mieux et au pire, nous pouvons et nous devons vivre contre notre temps – non pas nous “battre”, ce serait utiliser un mot plus gros que la chose – mais nous débattre, comme un animal pris dans les sables mouvants.

Nous héritons d'une famille de pensée qui, dès les débuts de l'industrialisation, a défendu d'autres voies et d'autres idées. En remontant à cette source, nous avons découvert les bifurcations proposées à chaque époque de ce putsch industriel permanent. Leur échec ne signifie pas qu'il faille renoncer,

¹⁴ Cf. Olivier Rey, *Une question de taille*, Seuil

même si les possibilités d'un en-dehors du techno-monde sont devenues infimes et que l'espace politique est envahi par les querelles identitaires. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur la gigantesque opération de diversion que constituent ces "guerres culturelles" et ce qu'elles manifestent de fausse conscience face à la crise authentique que traverse l'humanité.

Que nos idées aient progressé depuis vingt ans, c'est une évidence, mais une fois encore la conscience de la catastrophe est toujours en retard sur la catastrophe. Elle la suit comme son ombre, elle ne peut donc la prévenir.

Mai 2021